

DISPOSITIF D'ADAPTATION DES PARCOURS ÉDUCATIFS

Un pis-aller inventif

Depuis 2010 dans le Finistère Nord en Bretagne, une équipe d'éducateurs se spécialise dans le suivi de jeunes sous ordonnance de placement, mais qui refusent tout accompagnement.

« **N**OTRE bilan carbone doit être lamenable, nous passons énormément de temps sur les routes. » Cet éducateur spécialisé depuis 25 ans, dont 18 en internat, Denis Mear, est aujourd'hui en binôme avec Nola Deschamps, 24 ans, en stage de 3^{ème} année du diplôme d'éducateur spécialisé. Dans le cadre du dispositif d'adaptation des parcours éducatifs (Dape), ils sillonnent le Finistère nord pour rencontrer des jeunes sous ordonnance de placement qui, récalcitrants au cadre, fugent ou rejettent tout accompagnement. Cet après-midi, après avoir fait chou blanc par deux fois dans un ensemble d'immeubles sociaux d'où l'on aperçoit, bien au loin, les flèches de la cathédrale de Saint-Pol-du-Léon, le duo se rend dans une famille pour préparer la fin d'un accompagnement.

Des jeunes confinés dans leur chambre

D'ordinaire, l'échange se déroule sur le palier de la maison de lotissement ; cette fois, le père les reçoit à la table du salon. La peau burinée par son travail d'ouvrier agricole, l'homme tout sec paraît affligé par son fils qui profite du gîte et du couvert, reste confiné dans sa chambre devant les jeux vidéo, casse tout s'il lui refuse de l'argent, et rejette toute proposition de travail ou de formation.

Hervé (1), bientôt 18 ans, est absent. « Vous savez que notre accompagnement va s'arrêter puisque ça fait déjà trois mois, pose Denis. Nous allons nous rencontrer pour faire le bilan avec sa référente sociale. En fait, nous n'aurons pas servi à grand-chose, peut-être un peu à vous ? » « C'est sûr, ça m'a apporté du soutien, parce que là j'en peux plus, je ne sais vraiment pas comment ça va se passer et sa mère refuse de le prendre chez elle. »

L'adolescent et sa copine font alors leur entrée, visiblement piégés parce qu'ils n'ont pas repéré la Clio banalisée des éducateurs. « Bonjour, vous arrivez de la mission locale ? », s'amuse Denis. La gamine

botte en touche, « moi je suis au collège en 3^{ème} », et Hervé souffle : « ça sert à rien, ils font juste faire des CV ». « Dis-leur que tu ne veux pas faire des CV mais trouver du travail, ils sont là pour t'aider. On a pris contact avec eux, ils t'attendent, ce n'est pas grave si tu as arrêté la première fois. » La mollesse d'Hervé laisse peu d'espoir. Face à cette apathie et confiant dans la capacité de l'adolescent à trouver refuge chez des amis, Denis préconise au père de le mettre dehors à ses 18 ans. « Sortir de son confort le fera peut-être réagir. Et s'il devient violent, prévenez les gendarmes, nous avons parlé avec leur service social, ils connaissent la situation. » Émanation des maisons d'enfants à caractère social (MECS)

« **A priori, on ne peut rien pour toi, mais on nous a demandé de te rencontrer, alors on fait quoi ?** » Les éducateurs

du Finistère Nord, le Dape existe depuis 2010. Portée par l'association Don Bosco et basée à Landerneau, l'expérimentation a débuté avec trois mi-temps. Aujourd'hui, l'équipe compte quatre éducateurs, une psychologue un jour par semaine, une stagiaire et un chef de service à mi-temps, pour une file active de dix jeunes de 15 à 18 ans. Mandatées par l'aide sociale à l'enfance (Ase), les prises en charge durent théoriquement trois mois, en moyenne quatre, avec un record de douze.

Pressée par le temps et sans possibilités d'hébergement, l'équipe se focalise sur le comment, pas sur le pourquoi, et se fixe des objectifs opérationnels concrets, validés par l'ASE : sortir de la chambre, s'inscrire à la mission locale, retourner à l'école, trouver un appartement... En binôme, elle intervient là où se trouve le jeune : dans la famille, chez les amis, dans la rue... « Sur trois mois, nous ne pouvons pas proposer un accompagnement global. Le plus important, c'est la rencontre, la recherche de relais et l'adhésion, explique Yves Queindec, le chef de service. Parfois, nous ne rencontrons quasiment que les parents. Nous les cautionnons, parce que souvent leurs enfants seraient placés en maison d'enfants à caractère social, que les éducateurs ne feraient pas mieux. »

Un temps court sans hébergement

Généralement, le Dape intervient auprès de jeunes aguerris aux placements et aux attentes des travailleurs sociaux. Pour créer le lien, les éducateurs jouent la carte de l'honnêteté, ce qui donne des entrées en matière comme : « *A priori, on ne peut rien pour toi, mais on nous a demandé de te rencontrer, alors on fait quoi ?* » Puis de la fiabilité. Durant le suivi, les éducateurs assurent une visite à domicile et une rencontre à l'extérieur par semaine. Le reste du temps, ils maintiennent le contact par téléphone. Ensuite, il faut trouver des leviers pour faire accepter la rencontre avec l'adulte. Ça peut être une promenade au bord de la mer, la découverte d'un jardin exotique, un repas au restaurant...

Pour 30 % des jeunes, ça passe par des immersions à la ferme. « *J'en avais marre de parler de travail sans avoir jamais travaillé de mes mains, rembobine Yohann Durand, éducateur depuis vingt ans. J'ai donc fait un break pour me former dans une bergerie. J'en ai profité pour créer des partenariats avec diverses exploitations agricoles. Ça met les jeunes en prise avec un monde où ils s'en remettent à l'adulte, parce qu'ils n'ont pas la maîtrise de l'environnement. Ça les reconnecte à leur nature et curieusement, quand ils se retrouvent dans un champ à ramasser des poireaux avec des Roumains qui se fichent de leurs difficultés, il n'y a plus de troubles du comportement.* »

Dimension affective assumée

Dans le bureau où les travailleurs sociaux se retrouvent pour écrire les mails à l'ASE après chaque rencontre, afin « qu'elle ne lâche pas complètement le jeune », et les fiches de liaison en fin de prise en charge, les échanges informels nourrissent le travail d'adaptation sur le terrain et poussent à se réinventer. Une réunion d'équipe hebdomadaire permet de faire le point sur les suivis. Le Dape fonctionne en multi-références, tous accompagnent tous les jeunes mais chacun assume ses préférences. « *Cette dimension affective assumée, nous permet d'assurer un SAV,* affirme Yohann. *Quand nous ne sommes plus mandatés, nous avons un rapport beaucoup plus efficient parce que nous nous sommes choisis.* »

La nuit est tombée, Nola et Denis se garent près de l'établissement où Prune suit sa terminale en pension. Ni l'un, ni l'autre ne la connaissent. Pour ce premier échange, ils s'abritent du vent humide dans un café. Crop top d'hiver, doudoune brillante et ongles manucurés, la fille de 16 ans a été orientée vers le Dape par un éducateur de prévention spécialisée. « *Qu'est-ce que tu attends de nous ?*»,



Les éducateurs du Dape travaillent régulièrement avec les jeunes accompagnés dans des exploitations agricoles.

commence Denis. « *Je ne veux plus voir ma mère, affirme l'adolescente dans un filet de voix mais fermement. Je ne veux plus me battre pour une famille qui n'existe plus.* » Après une heure d'entretien, le binôme ressort avec plus de questions que de réponses. Les rencontres avec ses parents, son professeur principal, peut-être même son petit ami, devraient les éclairer. « *Pour avoir une vision globale de la situation, nous tirons tous les fils et nous nous appuyons beaucoup sur les ressources des jeunes,* détaille Nola. *Dès le début, nous leur demandons quelles sont les personnes susceptibles de les soutenir parmi les amis, les profs, la famille...* »

Pourtant bien doté, le Finistère connaît une augmentation des placements et une diminution des places en familles d'accueil et en foyer. Cent trente-quatre jeunes restent en attente de placement, alors les fugueurs qui refusent l'accompagnement finissent par ne plus être suivis. Dans ce contexte, le modèle Dape a démontré son utilité et a été dupliqué à Brest et à Concarneau, dans le Finistère Sud. Mais il reste un pis-aller, pas une panacée. « *Nous venons de l'internat, les enfants nous en ont fait sortir,* constate Yohann. *On individualise les accompagnements alors que nos gamins souffrent de désaffiliation, ils recherchent un clan. J'ai bon espoir qu'on revienne à du collectif en multipliant les petites unités.* »

Myriam Léon

(1) Les prénoms des jeunes ont été modifiés.